

L'homme

Autor(en): **Ramuz, C.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **5 (1909-1910)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'HOMME

Depuis que sa mère était morte, il venait tous les soirs s'asseoir sur le banc devant la maison, et restait là jusqu'à la nuit tombée, parce qu'on était en été et il faisait doux. Il s'asseyait, il allumait sa pipe, et ensuite il ne bougeait plus. Et peu à peu l'ombre venait sur lui. Il s'enfonçait dans l'ombre, et il disparaissait dans l'ombre; pas même, pour montrer la place où il était, le petit feu rond de sa pipe, parce qu'elle était à couvercle; rien que l'ombre partout égale, plus épaisse sous l'avant-toit.

C'était le fond de la vallée, tout plat, tout lisse avec le torrent au milieu, et, des deux côtés, la montagne. Une montagne comme un mur, haute, en forêts et en rocailles, avec, sur le ciel, une dentelure; et entre deux des dents de cette dentelure, une pointe blanche sortait. Alors, longtemps encore, cette pointe brillait là-haut, rose d'abord, puis toute rouge, — et lentement, comme la cendre sur un tison, la nuit venait aussi sur elle, mais déjà les étoiles s'allumaient sur le ciel et en bas il faisait tout noir.

C'est cet habillement de drap noir qui vient sur le fond des vallées, plus lointaines, il semble, du ciel, plus privées aussi de ses dons; et en même temps que la nuit, le bruit du torrent allait grandissant, seul à remplir à présent tout l'espace. Cela venait et roulait aux échos, en un grondement continu et sourd, avec, comme des heurts, des entrechoquements; la pierre arrachée à la rive, le remous des vagues aux rochers; et au-dessous alors le roulement de l'eau, blanche comme du lait, qui fuit lisse et tendue.

Il restait là longtemps, sentant en lui un vide, sans comprendre ce que c'était; mais, elle, elle le comprit bien.

Comme il habitait tout près du torrent, il ne l'entendit pas venir. Il la trouva assise à côté de lui sur le banc, et recula de la voir là, ne l'ayant point entendue venir; puis remit sa pipe à sa bouche.

Elle était tout près de lui. Il pouvait voir qu'elle n'était pas habillée comme les filles de la vallée, mais presque comme une demoiselle de la ville, ayant un corsage blanc, une jupe noire et des souliers jaunes; tête nue, les cheveux frisés (et on disait qu'ils n'étaient pas à elle).

Elle dit:

— Bonjour, comment ça va-t-il?

Il répondit:

— Ça va bien, je vous remercie.

Elle continua:

— Alors, on ne se tutoie plus. Est-ce parce que je suis partie et que j'ai été loin longtemps qu'il ne faut plus me tutoyer?

Il dit:

— Ce sera comme vous voudrez.

— Eh bien, tutoie-moi, dit-elle.

Ce fut le commencement de leur conversation, qui ne dura pas bien longtemps ce soir-là, parce qu'il n'était pas d'humeur à tenir une conversation ce soir-là; mais il faut un commencement aux choses; et elle parlait fort, à cause du bruit de l'eau.

Elle lui demanda encore:

— Est-ce que ta mère a eu de la peine à mourir?

Il dit:

— Elle a eu assez de peine.

— Je n'ai pas su à temps, sans quoi je serais bien venue, mais ils ne m'ont rien dit. Est-ce qu'elle a longtemps souffert?

— Bien assez, dit-il.

— Alors quoi? te voilà tout seul. Si tu veux, je viendrai te tenir compagnie.

Il répliqua:

— Est-ce qu'il n'y a pas assez de garçons avec qui tu peux courir, sans encore venir vers moi?

— Oh! dit-elle, ça n'empêche pas.

Et ce fut donc tout pour ce premier soir. Mais, quand-même il ne disait rien, elle resta là encore un moment; et elle respirait avec force, parce que l'air du soir est bon à respirer: cela soulevait sa poitrine; et il sentait tout près de lui cette poitrine se soulever; c'est pourquoi, dès ce premier soir, il eut du trouble en lui. Puis elle s'en alla, il rentra se coucher.

Le lendemain, il se mit à hésiter pour savoir s'il sortirait comme d'ordinaire ou s'il resterait enfermé. Mais il n'hésita pas longtemps, étant fier. Il se disait: „Est-ce que je vais à présent m'occuper des filles qui me courent après parce que je suis riche? . . . Surtout celle-là.“ Il se sentait fort. Elle ne vint pas.

Le troisième soir, non plus. Le quatrième soir (c'était un dimanche), non plus. Le cinquième seulement, elle revint.

Il lui dit:

— Il ne faut pas te gêner; quand tu auras envie de venir, tu viendras, mais il ne faut pas te croire obligée de tenir des discours, à cause que, moi, je ne suis pas fort en discours; mais il y a une place sur le banc, je te dis, et puis tu pourras aller voir s'il y a des groseilles mûres; elles sont acides, et ça te convient.

— Comme ça, dit-elle, tu ne m'as rien répondu de sérieux, l'autre jour, et moi, je n'ai pas voulu t'ennuyer: mais quelle maladie est-ce qu'elle a eue, au juste, ta mère? . . . On était bien un petit peu cousines; et ça me fait chagrin de ne rien savoir là-dessus.

Il répondit:

— Le médecin est venu le samedi; il a dit: „Purgez-la bien avec cette poudre blanche que je vais vous donner.“ Je lui ai dit: „Est-ce en-haut, est-ce en-bas, est-ce dans le milieu? Elle, elle dit que c'est partout.“ Il m'a regardé, il m'a répondu: „Je vous dirai ça la prochaine fois.“ La prochaine fois, je l'ai fait entrer, je lui ai montré la place vide, je lui ai dit: „Elle était là, à présent elle n'y est plus; je n'ai plus besoin de vous.“ Et je lui ai ouvert la porte, toute grande.

Elle se mit à rire, mais lui ne riait pas. Ce fut le second soir.

Cependant elle avait pris l'habitude de venir, et lui, l'habitude de la voir venir, si bien qu'il y avait un besoin en lui quand elle ne venait pas, mais il ne le lui avouait pas, et il ne se l'avouait pas à lui-même. Il se disait au contraire: „Elle m'ennuie.“ Et, à elle, il lui disait:

— Tu n'as donc pas grand chose à faire que tu puisses ainsi rôder tout le temps . . .

Quand les vieux étaient encore là (ils sont presque tous partis à présent), ils avaient tous les mêmes idées, qu'ils faisaient peser sur les autres, en sorte que tout le monde semblait avoir ces mêmes idées, et tout le monde leur obéissait. Depuis qu'ils sont loin, chacun a son idée à soi tout seul: alors c'est tout le temps comme une bataille d'idées. Ainsi vont les choses, ainsi les temps changent; et on ne sortait pas de la vallée autrefois, maintenant

tout le monde en sort; il n'y avait que Candide qui n'en était pas sorti, et lui gardait les vieilles idées: de là venait sa dureté, de là sa méfiance, et aussi qu'il cachait tout ce qui se passait en lui, ayant une figure en bois, et qui restait la même dans la joie et dans le chagrin: point flatteur, point pleureur, point aimable, mais bon, du moins on pouvait le penser, mais on ne savait pas, et au fond on ne savait rien de lui, tellement il était fermé.

— Ecoute, Candide, disait-elle, tu n'es pas tant gentil de me recevoir comme ça. Les autres vous font des compliments; toi, tu es grossier avec moi. Heureusement que je vois clair: au fond tu m'aimes bien; tu ne pourrais plus te passer de moi.

Il haussait les épaules; elle ne parut pas le voir.

— Est-ce vrai, reprit-elle, ce qu'on dit, que tu es si riche?

Il s'attendait si peu à cette question, que, malgré tout, il ne put pas retenir le petit mouvement du dedans qu'il eut, qui le fit brusquement tourner le haut du corps vers elle, et la regarder d'en dessous; mais déjà il avait repris sa pose habituelle, incliné en avant, comme il aimait à être, et les coudes sur les genoux: ainsi on est appuyé, soutenu, comme un arbre avec son tuteur, et les idées ont plus d'assise.

Sa pipe faisait un petit bruit, quand il aspirait la fumée, à cause qu'elle allait s'éteindre, — et il regardait devant lui dans la nuit.

— Et toi, dit-il, est-ce que tu es riche?

Elle éclata de rire.

— Riche en souris dans le grenier, et en escargots au jardin.

Il dit alors:

— Et moi, riche en paroles de filles . . .

Mais elle reprit brusquement;

— Elles n'ont pas que des paroles, les filles, tu sais; elles ont mieux, . . . si tu veux voir . . .

Et en parlant ainsi, elle se rapprocha de lui, jusqu'à le toucher de sa hanche, mais déjà il était debout.

Il dit:

— Bonne nuit, je vais me coucher.

Il rentra brusquement chez lui et brusquement ferma sa porte. Il y avait des petits contrevents bleus, avec, dans le haut,

un cœur découpé. Elle vit qu'il n'avait pas allumé sa lampe. Cela l'amusa. Comme les fenêtres étaient assez hautes, elle était montée sur le banc et cherchait à voir dans la chambre, mais il faisait tout noir dans la chambre, et on n'entendait aucun bruit, pas un craquement; pourtant on a beau faire, et aller doucement, et se mettre pieds nus: dans ces maisons de bois, tout résonne, et le poids seul des corps fait crier les planchers. Et elle riait en dedans, car elle pensait: „Il a dû s'asseoir sitôt entré, sur un tabouret, dans la cuisine, et il fait le mort à présent . . .

Et, heurtant aux volets:

— Eh! cousin, est-on bien dans ce grand lit tout seul? Tu peux te coucher en travers, tu sais, il y a de la place . . . Adieu, beau cousin, bonne nuit . . . Ma foi, je ne sais pas si je pourrai revenir, . . . alors ça n'est pas au revoir, c'est adieu . . . Adieu, beau cousin. Et puis mets l'oreiller bien à plat, sans quoi on s'échauffe la tête.

* * *

Elle revint le lendemain. Il lui dit avec dureté:

— Pourquoi m'as-tu menti hier soir?

Elle ne put pas deviner s'il l'avait crue ou non, s'il parlait sérieusement ou bien s'il se moquait d'elle, — mais elle n'en fut point gênée:

Et si c'était, dit-elle, que je ne peux plus me passer de toi?

Il lui répondit simplement:

— Dans ce cas, ce serait le contraire de moi.

Il faisait une belle nuit, les jours étaient devenus courts; et on distinguait bien, là-haut, tout là-haut, à la pointe blanche, un reste encore de clarté, mais en bas il faisait très sombre. Toujours le torrent et sa grande voix, aucun autre bruit. Le village est plus loin, et puis les gens se couchent de bonne heure, surtout en été, étant fatigués; et le chemin était désert. Ils s'étaient tus et restaient là, l'un près de l'autre, sans rien dire. Soudain quelqu'un hucha, au loin dans la vallée. Christine releva la tête. Qui est-ce que ce pouvait bien être, puisqu'il n'y avait pas de fête dans la paroisse ce jour-là?

— Ah! dit-elle, c'est les garçons qui rentrent du service. C'est vrai, je n'y pensais plus. Il y a Jules, Baptistin . . .

Et alors, se levant, et mettant sa main en rond autour de sa bouche, elle hucha à son tour. Elle huchait bien. De toutes les filles, elle était même la meilleure pour hucher; on reconnaissait tout de suite ses huchées, à sa voix plus haute et plus claire, à sa voix qui n'hésitait pas.

Et ce fut, un moment, le joli jeu de la montagne; en se rapprochant, les garçons continuaient de hucher: l'appel venait, Christine répondait: puis il y avait un petit intervalle de silence; et de nouveau l'appel éclatait dans la nuit, toujours plus proche, toujours plus net, et presque aussitôt partait la réponse.

Candide n'avait pas fait un mouvement. Le chemin passe juste derrière la maison, et entre la maison et lui, il y a un petit jardin. Le beau côté de la maison est sur le devant: là ils étaient, Candide et elle. Les autres suivaient le chemin. A présent les voix s'étaient tues; un bruit de pas se fit, grandit, devint distinct: une voix demanda:

— Es-tu seule, Christine?

— Bien sûre que non, dit-elle.

— Et avec qui?

— Avec Candide.

— Rien que les deux?

— Rien que les deux.

On entendit rire tout bas; puis une autre voix demanda:

— Qu'est-ce que vous faites, rien que les deux?

— Ça te regarde? malhonnête!

Il y eut un rire étouffé, il y eut un chuchotement; sur quoi, une troisième voix:

— Tu ne dois pas tant t'amuser.

— Oh! répondit-elle, demande à Candide.

Ils se tenaient là-bas derrière la barrière; on ne les voyait pas, et eux non plus ne voyaient rien, le banc étant caché derrière l'angle du mur.

— Eh! Christine?

— Que veux-tu?

— Si tu venais comme ça, avec nous, pour rire. On va poser les sacs et les fusils, après quoi on s'amusera . . .

Des rires, de nouveau.

— Christine, tu ne réponds pas.

— C'est que je n'en ai pas envie . . . Pourtant si Candide veut bien.

— Candide! cria-t-on.

Mais il n'y eut pas de réponse.

— Allons, Christine, viens quand-même . . .

— Je n'ai pas tant envie, comme je vous ai dit . . .

Mais, au lieu de s'impatienter ou de se fâcher, à présent là-bas ils suppliaient presque:

— Allons, Christine, ne fais pas la méchante.

Elle se leva. Candide était assis près d'elle et n'avait toujours pas bougé. Mais, comme elle se levait, il redressa la tête et il la regarda. Elle prit son fichu qu'elle avait posé sur le banc, elle le mit sur ses épaules; et, passant devant lui:

— Eh bien, bonsoir, et à demain.

Il étendit le bras, et la prit par sa jupe.

— Où vas-tu?

— Où ça me convient.

— Tu m'entends bien, dit-il, je te défends.

— Il faut quand même que je rentre, parce qu'il est tard, et la mère m'attend.

Il dit:

— Tu ne rentreras pas.

— Et qu'est-ce qu'elle dira, la mère?

— Elle dira ce qu'elle voudra.

— Et où est-ce que je coucherai?

Il ne vit pas le sourire qu'elle eut, ni le changement qui se fit sur sa figure, tandis qu'elle faisait semblant de se défendre, — et il l'attirait contre lui, il lui mit le bras autour de la taille, et s'étant levé lui aussi, il la tenait, il la serrait.

Cependant, les autres appelaient toujours:

— Eh! Christine, on t'attend . . . Christine, que fais-tu?

Il n'y avait que le silence. Et ils éclatèrent de rire.

Puis, étant repartis, depuis près du village, ils huchèrent encore; personne ne leur répondit.

* * *

Elle raconta à sa mère, le lendemain matin, qu'elle avait été faire visite à une amie à Crêtollettaz, et qu'elle avait couché chez

cette amie, parce qu'il était trop tard pour rentrer. C'était une petite vieille sourde, et un peu retombée à l'enfance: elles vivaient seules, les deux.

Elle continuait à venir, tous les soirs, chez Candide, mais ils ne restaient plus, comme avant, sur le banc; il laissait sa porte entr'ouverte, depuis derrière, il la guettait; et elle attendait qu'il fit tout à fait nuit pour venir, elle poussait la porte . . .

Ils n'allumaient pas la lampe. On voyait la petite maison noire et on pensait: „Il n'y a personne.“ Ou bien: „Il se couche de bonne heure, ce Candide. C'est un vieux garçon qui a des manies.“

Il lui avait donné, une première fois, vingt francs, pour une robe dont elle avait besoin; une deuxième fois, dix francs, pour une paire de souliers. Et elle ne demandait rien, elle disait seulement:

— C'est drôle comme maintenant ces étoffes sont mauvaises. Voilà que mon corsage est déjà tout troué, et la jupe ne vaut pas mieux.

Ou bien elle disait:

— Il y a beaucoup de pierres sur le chemin, mes semelles s'en ressentent.

Et on prétendait qu'il était avare, pourtant il n'hésitait pas. Il mettait la main à sa poche, il sortait son porte-monnaie; il lui disait: „Voilà pour ta robe, . . . voilà pour tes souliers.“ Et même, une troisième fois, il lui donna dix francs sans qu'elle lui eût parlé de rien: C'était parce qu'elle était triste.

De telle sorte qu'au bout de deux mois, il lui avait donné un peu plus de cent francs. Et quand il fit le calcul sur une feuille de papier, il fut étonné de lui-même; mais il se disait: „C'est le seul moyen, si je veux qu'elle reste avec moi; — et déjà elle s'en va si vite tous les soirs; peut-être que si je lui donne davantage, elle restera plus longtemps.“

Elle ne voulut pas rester plus longtemps. Sitôt que dix heures sonnaient, elle se préparait à partir; et quoi qu'il pût faire pour la retenir, elle ouvrait la porte; doucement elle ouvrait la porte; sur la pointe des pieds, elle descendait le perron; et d'en bas, retenant sa voix:

— A demain.

Ainsi elle était caressante, et semblait heureuse de lui, et semblait heureuse avec lui. Mais pourquoi est-ce qu'elle ne restait pas plus longtemps? Et voilà, la nuit est bien douce quand on écoute ensemble le bruit de l'eau dehors et qu'il n'y a rien d'autre que ce grand bruit d'eau tout le temps, qui entre de partout, par les fentes du toit, par dessous la porte fermée, par l'entre-deux des contrevents; et il semble qu'on est roulé dedans comme un caillou dans la rivière.

Alors il lui aurait pris la main, et il aurait tenu cette main, sans rien dire; et n'aurait pas eu besoin de rien dire, parce que, de la main, ainsi, à la main, tous les sentiments passent, et les choses du cœur.

— Puisque ta mère ne fait pas attention . . . et tu peux rentrer sans qu'elle entende; il n'y a pas plus libre que toi.

— Non, disait-elle, j'aime mieux.

— Et si je te donne une pièce d'or, une toute neuve?

— Même si tu me donnes une pièce d'or.

— Et si je te donne une belle broche?

Elle garda son secret jusqu'au moment qu'il fallut: et ce moment fut choisi par elle au meilleur jour, l'ayant privé d'elle la veille, et elle prit soin qu'il eût faim. Alors, comme est celui qui voit le pain, et tend la main, elle se montra, et son corps. Et il tendit la main vers son corps, mais elle fit en sorte qu'il ne pût pas la prendre, se retirant soudain de lui, et calmement:

— Je voudrais te parler.

Il eut peur, il dit:

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Oh! tu n'as pas besoin d'avoir peur, c'est une chose naturelle; l'homme va avec la femme et puis cette chose arrive; cette chose, c'est que je suis enceinte de toi.

Il se tut. Il se passait en lui que toute sorte d'imaginations qu'il s'était faites de l'avenir, s'écroulaient, comme les maisons mal bâties pendant les tremblements de terre, — et qu'il pensait: „Est-ce que je l'aime comme on doit aimer sa femme quand on est marié? est-ce que je l'aime assez pour l'aimer toute ma vie? comme il faut que ce soit quand on est marié?“

Elle continuait:

— Seulement, tu sais, avoir des enfants, ce n'est pas permis, quand on n'est pas mari et femme; et aller ensemble, non plus, n'est pas permis, mais on ne le sait pas, tandis que mon ventre va assez se montrer, — et que j'ai un enfant, je ne pourrai pas le cacher. Candide, il faut que tu te maries avec moi.

Il aurait voulu, au moins, réfléchir. Il aurait eu besoin de mettre, au moins, un peu en ordre ses idées; mais elle ne lui en laissait pas le temps, parce qu'elle crut qu'il hésitait; et, déjà contre lui:

— Dis tout de suite oui, tu entends!

Et elle se serrait contre lui. Et comme il sentait son odeur, sa chaleur, et le toucher frais de ses bras sur sa joue, et la fraîcheur de sa main sur son front . . . prudemment, cependant, elle se tenait encore à distance, offerte, mais sous condition: et il avait trop faim; alors il fit signe que oui.

* * *

Ils se marièrent à la fin de l'automne; et, le matin, ils allèrent à l'église, et tout fut réparé et elle était gaie, mais lui triste. Elle plaisantait et riait avec les gens qui vinrent boire et manger comme c'est la coutume, lui ne disait rien. L'après-midi, ils partirent pour Châble en promenade, et mangèrent à Châble avant de rentrer; ils étaient cinq couples, ils dansèrent un peu. Puis ils rentrèrent à la nuit. Et encore une fois la petite maison sortit devant eux dans la nuit, et elle brillait sous le clair de lune. Ils se trouvèrent seuls. Ce fut la cuisine, et elle était vide; et ce fut la chambre, vide également. Tout le monde était loin, ils se retrouvèrent les deux. Lui, plus tristement que jamais, avait monté les marches du perron, et puis avait poussé la porte; elle, elle riait toute seule, ayant bu à sa soif et mangé à sa faim; et, à présent, comme un nouveau contentement rayonnait d'elle, qu'elle ne pouvait contenir.

Elle avait allumé la lampe, elle l'avait posée sur la table. Il s'était assis à la table, les bras étendus devant lui; elle ôta son chapeau et dit:

— Tu n'as pas l'air content.

Et ses lèvres, à lui, bougèrent, mais il n'en sortit aucun son.

Alors elle comprit que c'était le moment qu'elle montrât sa force, et jusqu'où elle avait vaincu. Puisque voilà, tout était terminé; et ils étaient mari et femme. Elle sentit l'orgueil monter en elle, et fut inondée, en elle, d'orgueil. Et cela fit qu'elle eut cette voix forte, qui ne trembla pas quand elle parla. Le torrent allait en roulant son eau:

— Écoute, Candide.

Il releva le bras et appuya sa tête dans sa main.

— Il faut à présent tout te dire. J'ai un enfant, c'est vrai; mais il n'est pas de toi.

Il rabattit son bras si fort que le poing sonna sur la table. Il s'était tourné à demi vers elle, et la regardait. Une seconde fois, il cogna du poing sur la table, puis il se mit debout et alla à elle; et, quand il fut tout près:

— Répète-le! dit-il.

Elle n'avait pas bougé, et tranquillement elle répéta:

— L'enfant que j'ai n'est pas de toi.

— Alors de qui est-ce qu'il est?

Il levait lentement son poing fermé sur elle; elle ne bougeait toujours pas.

— Je n'ai pas le droit de le dire.

— Ah! tu n'as pas le droit . . .

Mais ce qui faisait grandir sa colère, et pourquoi il s'était mis à trembler, et serrait les mâchoires, et était pâle comme s'il allait s'évanouir, c'était cet air, toujours le même, l'air qu'elle avait d'avoir plaisir, et d'être heureuse devant lui, et on aurait dit d'autant plus heureuse qu'il était, lui, plus malheureux, — et cela l'aveuglait de haine, en sorte qu'il ne la vit plus, et tout tourna autour de lui; il leva sur elle son poing, dur et carré comme une grosse pierre:

— Va-t'en! lui cria-t-il.

Mais elle restait là. Elle avança vers lui la tête, elle avança vers lui le cou, elle assura ses yeux sur lui:

— Je n'ai pas peur, dit-elle . . . Tu ne me toucheras pas.

Et parce qu'elle disait vrai, il laissa retomber son poing.

— Il y en a qui m'auraient battue. A ceux-là, je n'aurais rien dit. Si je t'ai tout dit, c'est que je savais.

Et ce qu'elle savait, il le comprit aussi, et qu'il était sans force; elle souriait, elle était belle; elle avait les joues roses et les cheveux frisés; alors elle le regarda encore et le vit qui pliait et branlait sur ses jambes, comme un arbre qu'on scie au pied; elle lui ouvrit les bras, et il tomba dedans.

C.-F. RAMUZ



DER PFEIFERKÖNIG

Ein Pfeiferkönig taugt, wie kaum ein anderer Mensch, zum Lienertschen Helden. Denn es knüpft sich an ihn die Fröhlichkeit der Armut. Das Lied der Waldfinken und der Schall der Kriegshörner mischt sich in seine Weisen. Wo er hinkommt, ist der graue Alltag nicht. Die eigentlichen Erkorenen der Lienertschen Muse, die Fahrenden sind ihm untertan; die Narrenzunft folgt seinem Tross. Maienkränze und minnigliche Hände krönen seine Locken.

Den Helden seines soeben erschienenen Buches¹⁾ macht Lienert überdies zum Günstling einer Äbtissin. Er öffnet ihm Kreuzgang und klösterliches Frauengemach. Er führt ihn in das Zürich des 15. Jahrhunderts. So rundet und vervollständigt sich in dieser Erzählung der Umkreis der, wo er in die romantische Vergangenheit zurückgeht, Lienert speziell zugehörigen Schauplätze, Motive und Gestalten.

Das Marktgewühl lärmt herbei, in den Zunftstuben wird er sekundiert, in Torwärtergelassen, in Werkstatt und Kaufbuden mit tausend Spässen begleitet. Ein fluchendes, polterndes, weinseliges Kriegs- und Schreibervolk macht sich herzu, eine volkstümliche, groteske Rednerschar, mit allen Schutzpatronen des Kalenders auf du und du, Himmel und Hölle, Bibel und Legende mit Bilderstürmerhitze plündernd. Von maidlicher Kurzweil belebte Baumgärten und Spinnstuben öffnen sich; die von Schatzgräbern belagerten Soodbrunnen melden sich zum gespenstig schnurrigen Nachtbild. Herrenschiffe zu bemannen und sie auf mond hellen Silberstraßen den Eilanden unterm Etzel zuzuwenden, gewinnt der Dichter Gelegenheit. Mit ihrem Zuge gleitet das Buch selbst in die leibliche und poetische eigentliche Heimat des Dichters.

Aus diesen stofflichen Verhältnissen auf eine heitere Geschichte aus der alten Zeit zu schließen, hieß aber Meinrad Lienerts Wesen zur Hälfte verkennen. Der Bilderreigen und ein Teil der volkstümlich spielenden Vorstellungswelt sind ja heiter; aber im Grunde ist der Pfeiferkönig ein von Not und Herzenspein übervolles Buch. Das Los der mißhandelten Treue, im mittelalterlichen Sinne verschärft, klagt darin zum Himmel. Und zwar mit der Bitterkeit, welche im allgemeinen, wie es sich auch in der Lyrik zeigt, der Bodensatz der jubelnd überschäumenden Dichtung Lienerts ist.

Lienert allerdings, und da liegt die Liebenswürdigekeit und maßgebende ethische Schönheit seiner Anlage, kann nicht anders als seine Bitterkeiten

¹⁾ Der Pfeiferkönig. Eine Zürchergeschichte von M. Lienert. Verlag von H. R. Sauerländer & Co., Aarau.